
M A N U S C R I T

Malheur à celui qui ment !

de Franz Grillparzer

Traduit de l'allemand par Philippe Marty

cote : ALL98N313

M A I S O N A N T O I N E V I T E Z
centre international de la traduction théâtrale

ALL98N313

Franz Grillparzer

MALHEUR À CELUI QUI MENT !

Comédie en cinq actes

Traduction: Philippe NARTY

Philippe NARTY
21, rue du Moulin
de Gasconnet
34090 Montpellier

PRESENTATION

Franz Grillparzer (1791-1872) a tiré le sujet de sa comédie de l'*Historia Francorum* que saint Grégoire, évêque de Tours, a écrite entre 573 et 591. Grégoire raconte, au chapitre 15 du Livre III, l'histoire du cuisinier Léon, que l'on peut résumer ainsi : Theodoric et Childebart, qui se faisaient la guerre, ont passé une alliance et échangé des otages. Quand la lutte reprend entre les deux rois, les otages sont traités comme des esclaves ; parmi eux, Attale, neveu de saint Grégoire, évêque de Langres (ce saint Grégoire était l'arrière-grand-père de l'auteur de l'*Historia Francorum* ; il est fait par Grillparzer dans la pièce évêque de Châlons), est employé à garder les chevaux. Un certain Léon, cuisinier chez l'évêque, obtient de lui la permission de rejoindre Attale, pour essayer de le délivrer. Il se fait vendre comme cuisinier chez le barbare qui retient Attale prisonnier et gagne la confiance et l'affection de ce seigneur. Au bout d'un an, un soir où son maître donne un grand festin à l'occasion du mariage de sa fille, Léon décide de fuir. Comme il accompagne le nouveau marié dans sa chambre pour lui donner à boire, celui-ci demande en plaisantant à Léon : "Quand veux-tu voler les chevaux de mon beau-père et regagner ton pays ?" ; sur le même ton, Léon répond : "Ce soir même, si Dieu le veut." Et ils se séparent en riant. Au moment de fuir, Léon constate qu'Attale n'a pas d'épée ; il rentre dans la chambre de son maître et lui prend son épée et son bouclier ; le seigneur s'éveille, Léon lui dit : "Je suis Léon, ton valet, et j'éveille Attale, pour qu'il mène les chevaux à la pâture ; il dort, en effet, aussi profondément que s'il était ivre." Sur quoi, le maître se rendort. Attale et Léon s'échappent, traversent à grand-peine la Moselle et, traqués, arrivent enfin à Reims où ils sont recueillis.

C'est vers 1820 que Grillparzer lit l'*Historia Francorum*, et en 1822 il note quelques remarques en vue d'une comédie : "Malheur à celui qui ment !... L'idée d'ensemble doit être que l'évêque Grégoire, fanatiquement opposé au mensonge, donne pour condition à son cuisinier, qui s'offre pour aller délivrer son neveu, de ne pas se servir du mensonge pour arriver à ses fins... Par sa façon d'être toute de rude franchise, Léon s'acquiert, auprès de Kattwald, le droit de faire des plaisanteries très libres, si bien qu'on ne lui tient pas rigueur des propos les plus effrontés. Il peut ainsi s'épargner tout mensonge..." Grillparzer termine la pièce en 1837. Elle est représentée pour la première fois le 6 mars 1838 au Hofburgtheater de Vienne ; c'est un échec (les rôles de Léon et d'Edrita étaient tenus par des acteurs de tragédie) ; elle n'obtiendra le succès que lors de sa reprise au même théâtre en 1879. Joseph Kainz a joué Léon en 1889 au Deutsches Theater de Berlin.

Le problème du mensonge a préoccupé Grillparzer sa vie durant. Il le reprend sans cesse dans son journal ; il écrit par exemple, en 1809 : "Tout ce que j'ai noté jusqu'ici

n'était que mensonges, et je l'ai écrit dans le seul but que quelqu'un me lise et en tire un jugement favorable à mon égard." Son frère Adolf s'est suicidé à l'âge de 17 ans, tourmenté par son penchant à voler et à mentir ; il avait laissé une lettre où il écrit : "J'ai beaucoup menti à maman et à Franz et je les ai beaucoup trompés ; mais je demande pardon, ne me maudissez pas."

Le motif de la sincérité et du mensonge est présent dans de nombreuses oeuvres de Grillparzer ; il est au centre de la pièce *L'Aïeule* (1816), de la trilogie de *La Toison d'or* (1818-1820) et surtout du drame *Un fidèle Serviteur de son maître* (1826) dont l'intrigue présente, dans son déroulement, une grande analogie avec celle de *Malheur à celui qui ment*.

PERSONNAGES

Grégoire, évêque de Châlons

Atale, son neveu

Léon, marmiton

Kattwald, Comte du Rheingau

Edrita, sa fille

Galomir, son fiancé

Intendant de Grégoire

Officier de Kattwald

Deux valets de Kattwald

Un pèlerin

Un capitaine franc

Un pêcheur

Son valet

ACTE PREMIER

A Dijon, un jardin du palais, un mur le ferme par l'arrière ; au milieu du mur, un grand portail muni de grilles.

Léon, marmiton, et l'intendant, devant le portail.

LEON - Je dois parler à monseigneur, Monsieur, coûte que coûte.

INTENDANT - Et moi je ne veux pas, petit impertinent !

LEON (*sortant son couteau de cuisine*) Voyez : je tire mon épée si vous ne me laissez pas passer. Soleil dans l'oeil ou face au vent, choisissez votre camp ; en garde, monsieur le sacrispin.

INTENDANT (*s'écartant vers le devant de la scène*) A l'aide ! à l'assassin !

LEON - Allons, c'était pour rire ; mais n'empêche, je dois parler à l'évêque.

INTENDANT - Cela ne se peut point : à cette heure matinale, il promène au jardin, et médite.

LEON - Eh ! qu'il commence par méditer sur moi, ma requête le touche, on peut dire, aux tripes.

INTENDANT - Ta place est à la cuisine, allez, ouste !

LEON - Tiens, tiens ! A la cuisine, dites-vous ? Montrez-la moi, si vous pouvez ! Si la cuisine est là où l'on fait à manger, vous chercherez en vain l'ombre d'une cuisine dans tout le palais. Là où on ne fait pas à manger, il n'y a pas de cuisine ; où il n'y a pas de cuisine, il n'y a pas de cuisinier ; c'est cela, voyez-vous, que je veux dire à l'évêque, et j'y vais de ce pas. J'y vais, oui, vous pouvez me regarder de travers autant que vous voulez. Pouah ! honte à tous les pingres et à leur pingrerie ! On a commencé par renvoyer le cuisinier - bon, que je me suis dit fièrement, on se fie à moi pour faire à manger, mais dès que j'ai voulu déployer mon art : tout ce que je faisais était trop cher, trop cher de beaucoup trop ; on veut que je fasse à manger avec rien, et même que je ne fasse rien à manger du tout. Pas plus tard qu'hier, je mets la main sur une pièce de gibier, pour trois fois rien - un délice - et j'étais tout joyeux en pensant que monseigneur, si vieux, si faible, allait s'en régaler... Ah bien : adieu le bon repas ! Ne m'a-t-on pas obligé à vendre mon gibier, à perte encore, à une espèce de gâte-sauce, parce que la viande paraissait beaucoup trop chère, beaucoup trop délicate ? Comment est-ce que vous appelez ça : de la pingrerie, ou quoi ?

INTENDANT - On va te chasser d'ici, toi et tes criaileries !

LEON - Me chasser ? Ma foi, épargnez-vous cette peine : je me chasse tout seul, voici mon tablier, et voici mon couteau qui vous effraya tant. (*il jette à terre couteau et tablier*) Je les jette, tenez, pour ne plus les reprendre. Cherchez un autre chef pour cuisiner vos jeûnes. Pensez-vous que j'ai servi monseigneur pour de l'argent ? Il y a d'autres moyens, et de meilleurs encore, pour faire son chemin, quand on est un gaillard fait comme je suis fait. Le roi a besoin de soldats et, par ma foi, cette main est assez forte pour tenir une épée. Mais le jour où j'ai vu votre évêque s'en allant par les rues, avec sa barbe blanche et ses cheveux bouclés, la tête s'affaissant sous le poids des années,

et soulevée pourtant par... je ne sais quoi... quelque chose, pour sûr, de noble et de sublime, les yeux écarquillés, comme pour y loger des images trop vastes pour de si petits cadres, des images tout droit venues d'un autre monde : ce jour-là, le voyant s'en aller par les rues, j'ai entendu en moi une voix qui criait : tu serviras cet homme, et nul autre que lui, et même, s'il le faut, comme palefrenier. Et c'est ainsi que j'arrivai chez vous. Dans cette maison, me disais-je, règne la paix de Dieu, tandis que tout sur terre est en guerre. Maintenant que je suis ici, je le vois se mesurer chichement le pain comme s'il s'était condamné à mourir de famine, et compter les morceaux qu'il porte à sa bouche : je cède ma place, moi, je ne veux plus voir ce que je vois !

INTENDANT - Tu t'inquiètes pour lui plus qu'il ne fait lui-même ; n'est-il pas vigoureux encore pour son âge ?

LEON - Peut-être. Mais il y a quelque chose d'autre, de plus profond. Cette chose, parfois, je pourrais la décrire, et à d'autres moments, elle est insaisissable et me hante en secret. Lui qui était pour moi l'image de la grandeur... de voir maintenant, et de ne pas pouvoir m'empêcher de voir, quoique je fasse, une méchante souillure... de le voir avare avec cette infâme et laide tache qui vient gâter sa blanche pureté : eh bien, tous les hommes en sont diminués à mes yeux, à commencer par moi, et vous, le monde entier enfin, qui pouvait le tenir, pensais-je, pour le meilleur des siens ; cela me tourmente au point que, vrai, c'en est trop. Bref, je pars, je ne saurais rester plus longtemps.

INTENDANT - Et c'est cela que tu veux lui dire ?

LEON - Oui, je le veux.

INTENDANT - Tu l'oserais ?

LEON - Ma foi, j'entends oser bien plus encore. Je veux que devant moi il se rende pur et me redonne la bonne opinion que j'avais. Et s'il ne veut pas, eh bien, bonsoir la compagnie ! pouah, honte sur tous les pingres et leur pingrerie!

INTENDANT - Tu oses l'accuser, lui si pieux, d'être pingre ? Ignores-tu que la bourse à laquelle il confie son argent, ce sont les pauvres, les aveugles, les paralytiques ?

LEON - Il donne beaucoup sans doute, Dieu l'en bénisse. Mais est-ce faire le bien que donner l'aumône aux pauvres tout en privant le donneur ? Et puis voyez ceci encore : récemment, il me fait appeler et me donne de l'argent pris dans un grand coffre - la somme nécessaire à la cuisine pour toute la semaine - mais au moment de me donner un denier d'argent, le tournant dix fois dans sa main, il le contemple, l'embrasse à la fin et le met dans une grande bourse, bien pleine, bien rebondie, qu'il serrait dans un recoin du coffre. Eh bien, je vous le demande : si plein de piété, et embrasser l'argent ? Un homme qui souffre la faim et entasse dans une bourse des économies, une bourse bien replète, comment appelez-vous cela, comment nommez-vous un tel homme ? Je ne veux pas être son cuisinier, je m'en vais le lui dire.

INTENDANT - Insensé que tu es, veux-tu rester ici ? Déranger notre maître, et aujourd'hui encore, où il est affligé jusqu'au tréfonds de l'âme : aujourd'hui, jour pour jour, une année a passé, depuis que son neveu, le doux et pieux Atale, fut envoyé à Trèves, en gage de la paix que l'on avait conclue ; la guerre, depuis lors, à rallumé ses feux, et Atale est tenu captif sans nul égard, par l'ennemi furieux qui malgré nos demandes, ne veut pas le lâcher.

LEON - Le neveu de Monseigneur ?

INTENDANT - Certes, et c'est aujourd'hui la date anniversaire.

LEON - Et n'a-t-on rien tenté pour le libérer ?

INTENDANT - On a fait son possible, mais tout a été vain. Mais voici Monseigneur qui approche, plongé dans sa méditation. Retire-toi, mon garçon, ne le dérange pas.

LEON - Il est en train d'écrire.

INTENDANT - Sans doute prépare-t-il son sermon pour la fête qui vient.

LEON - Qu'il est pâle !

INTENDANT - Certes oui, et rempli d'affliction.

LEON - Mais je dois malgré tout lui parler.

INTENDANT - Allez, viens ! (*il le saisit*)

LEON - Je finirai bien par vous échapper, monsieur. (*ils sortent tous deux*)

L'évêque entre, un cahier à la main, dans lequel il écrit de temps à autre.

GRÉGOIRE - Que ta parole soit : oui, oui, non, non. Car parmi le mauvais de la nature humaine, le pervers, l'abject, le turpide et l'infâme - le pire est la parole fausse, le mensonge. Il suffirait que l'homme soit véridique pour qu'il soit bon du même coup. Le péché, comment donc pourrait-il subsister, n'importe où sous le ciel, s'il n'avait, avec lui, le mensonge, pour se tromper d'abord soi-même, ensuite le monde, Dieu aussi si cela se pouvait ? Y aurait-il un seul scélérat si, en tête à tête avec soi-même, il était forcé de reconnaître : tu es un fripon ! Qui pourrait supporter son propre mépris ? Seuls, seuls les mensonges, sous leurs masques divers : déguisés en orgueil, vanité, pudeur fausse, en magnanimité ou en vertu virile, en quelque obscur génie et en noble idéal, en sublime dessein, justifiant les moyens les plus répréhensibles, les mensonges, toujours, viennent couvrir d'un voile le visage de notre abjection et s'interposer activement quand l'homme se contemple dans le miroir de sa conscience. Et que dire du mensonge fait *sciemment* : qui le tiendrait pour *possible* s'il n'existait *effectivement* ? Homme, que fais-tu ? Tu détruis le monde de ton créateur ? Comment peux-tu dire : cela *n'est pas*, quand cela *est*, ou au contraire : cela *est*, quand cela *n'a jamais été* ? Tu tailles dans la chair dont tu es fait toi-même, la chair de l'existant ? L'amitié, l'amour, la sympathie, tous les beaux liens que tisse notre vie, à quoi tiennent-ils enfin, si ce n'est à la parole véridique ? Véridique est la nature entière dans son cycle, véridique le loup qui hurle avant de dévorer, le tonnerre qui gronde quand la foudre s'abat, la flamme qui brûle déjà à distance, le flux montant qui mugit quand ses tourbillons menacent : ils sont véridiques, parce qu'ils sont, parce que ce qui est, est vérité. Qu'es-tu donc toi qui mens à ton frère, trompe ton ami, abuse ce qui t'est le plus proche ? Non pas un animal, car lui est véridique, ni loup et ni dragon, ni pierre ni ciguë : non, tu es un démon, car lui seul est menteur, et tu viens du malin chaque fois que tu mens. Soyons donc véridiques, mes très chers frères, et votre parole soit, toujours, oui, non.

Voilà comment je me punis de mon orgueil. Car si j'avais dit la vérité récemment, quand le roi m'a demandé si j'avais besoin de quelque chose, si j'avais sollicité, pour mon enfant, la délivrance, il serait libre à présent, et mon cœur serait en paix. Mais dans ma colère, colère juste assurément, j'ai répondu : Seigneur, moi je n'ai besoin de nul bien ; donne à tes courtisans, qui tout en te flattant, te volent sur tes terres. Alors,

furieux, il s'est détourné de moi - et Atale languit encore dans les chaînes.

Il s'assied épuisé sur un monticule. Léon arrive par le côté.

LEON - Quel mal j'ai eu à me défaire de ce vieillard ! Voici Monseigneur, assis, Dieu me garde ! la tête nue. Il commence par ne pas manger, ensuite il vient s'exposer à ce petit air printanier, frais et vicieux pour un estomac vide. Il va se tuer. Ah, Dieu m'est témoin, si je restais à son service, j'achèterais un bonnet et le laisserais tomber sur son chemin pour qu'il le trouve et s'en couvre, car lui-même ne s'en payerait pas un - honte à tous les pingres ! Il ne me voit pas. Parlons-lui, avant que monsieur Sigrid revienne et que l'occasion soit perdue. Vénérable seigneur !

GREGOIRE - Est-ce toi qui m'appelles, mon cher Atale ?

LEON - C'est moi, monseigneur !

GREGOIRE - Qui es-tu ?

LEON - Eh ! c'est moi, Léon, Léon le marmiton, ou même, si Dieu veut, Léon le cuisinier.

GREGOIRE (*fort*) - Certes, si Dieu le veut, car s'il ne le veut pas, tu es mort et poussière, rien d'autre que néant.

LEON - Eh ! quelle frayeur vous m'avez faite !

GREGOIRE - Que veux-tu ?

LEON - Monseigneur !

GREGOIRE - Où est ton tablier, ton couteau, cuisinier ? Et à qui ces objets qui gisent dans le sable ?

LEON - C'est à moi, monseigneur, mon couteau, mon tablier.

GREGOIRE - Que font-ils par terre ?

LEON - Monseigneur, dans ma colère je les ai jetés loin de moi.

GREGOIRE - Si tu t'es défait d'eux dans un geste de colère, reprends-les maintenant avec de la douceur.

LEON - Oui, monseigneur -

GREGOIRE - Si cela t'est trop pénible, je le ferai pour toi, mon ami. (*il se baisse*)

LEON (*accourant*) Oh, monseigneur, Jésus, que faites-vous ?

(il ramasse)

GREGOIRE - Bien, prends et tiens-les comme il convient. J'aime quand on porte un signe de son activité. Tout à l'heure, quand tu es apparu devant moi, sans rien qui te fasse connaître, tu pouvais aussi bien être un fripon d'oisif, cherchant les bois ou les champs, cherchant à nuire. Maintenant ce tablier me dit que tu es mon cuisinier, et te le dit à toi aussi. A présent, mon fils, parle.

LEON - C'est que je ne sais plus ce que je voulais vous dire, vous me faites perdre mes esprits.

GREGOIRE - Ce n'était pas mon intention. Ressaisis-toi, mon ami, avais-tu quelque plainte à exprimer ? C'est ce que me laisse supposer ce tablier à terre.

LEON - Oui, je voulais me plaindre, monseigneur, me plaindre de vous.

GREGOIRE - Ah ? de moi ? J'en fais autant, mon ami, tous les jours.

LEON - Pas comme moi, monseigneur, et pourtant si ! Mais ce n'est pas Léon qui se plaint, c'est le cuisinier, votre cuisinier et serviteur, monseigneur : je me plains de ce

que vous vous haïssez vous-même.

GREGOIRE - Voilà qui serait bien mal ! Haine de soi est pire encore qu'amour de soi ; car on ne doit haïr que ce qui est entièrement mauvais, et, mon ami, à te parler franchement, je ne me crois pas entièrement mauvais.

LEON - Eh ! que dites-vous ? Vous tout entier mauvais, monseigneur ? Vous êtes bon tout entier, à une chose près.

GREGOIRE - Et cette chose serait que je me hais moi-même ?

LEON - Que vous vous refusez tout, que vous vous privez de ce que vous dispensez largement aux autres. Et c'est ce que je ne supporte pas de voir, moi, votre cuisinier. Au Jugement Dernier, il vous faudra sans doute, répondre de votre âme, et moi de votre corps, en tant que cuisinier. C'est donc ici le devoir de ma charge qui me fait parler. L'homme, voyez-vous, l'homme doit manger, comme chacun sait, et ce qu'il mange influe sur tout son naturel : s'il mange nourriture de jeûne, il se sentira l'esprit faible ; de bons rôtis, il sera tout courage et vigueur. Un bon verre de vin rend joyeux et disert, mais une jarre d'eau, toute jarre qu'elle est, contient du superflu, puisque pour les trois-quarts l'homme est déjà fait d'eau. Nul ne vaut, monseigneur, rien, s'il ne mange rien. Je le sens par moi-même et vous pouvez m'en croire. Tant que je suis à jeun, je suis stupide et las ; mais après déjeuner l'esprit me revient vite, et à qui vous voudrez, je peux me mesurer. Comprenez-vous ?

GREGOIRE - As-tu déjà mangé aujourd'hui ?

LEON - Eh, bien sûr !

GREGOIRE - Dieu me garde ! C'est pour cela que tu parles si sensément!

LEON - Eh, sensément ou pas, c'est la vérité pure. Et tenez, ce rôti de faon, hier encore, j'ai dû le renvoyer, j'ai dû le vendre, un amour de morceau de viande comme vous n'en aviez jamais vu.

GREGOIRE - Mon ami, ce rôti était trop précieux pour moi.

LEON - Trop précieux ? Pour un seigneur comme vous ? Eh, pourquoi donc ? Il ne vous aurait coûté pour ainsi dire rien du tout ; oui, rien de rien. Le voulez-vous pour aujourd'hui, monseigneur ? Il vous attend encore et il ne coûte rien ; parce que, voyez-vous... c'est, comment dire, un cadeau de la part de bonnes gens pieuses, un cadeau, vrai de vrai.

GREGOIRE - Est-ce que tu mens ?

LEON - Allons donc !

GREGOIRE - Malheur à celui qui ment !

LEON - eh...bien...

GREGOIRE - Malheureux dévoyé !

LEON - Si j'ai menti, le but était louable !

GREGOIRE - Misérable vermisseau, que connais-tu aux fins et aux buts ? Celui qui règne là-haut fera servir la chose à son dessein, toi, tu dois dire la vérité, jeune insolent.

LEON - Ma foi, monseigneur, je l'aurais payé pour vous. Pourquoi tant de cris ? Je ne le ferai plus. Jamais de la vie je n'aurais pensé qu'il y avait là péché !

GREGOIRE - Va-t-en maintenant.

LEON - Adieu donc. (*il fait un pas mais se retourne aussitôt*) Encore un mot cependant.